

PARENT, FRÉDÉRIC. *Un Québec invisible, enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec.* Préface de MARCEL FOURNIER. Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, 281 p. ISBN 978-2-7637-2508-6

Bertrand Bergeron

Volume 14, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037482ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037482ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2016). Review of [PARENT, FRÉDÉRIC. *Un Québec invisible, enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec.* Préface de MARCEL FOURNIER. Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, 281 p. ISBN 978-2-7637-2508-6]. *Rabaska*, 14, 266–269.
<https://doi.org/10.7202/1037482ar>

et souhaiter que des chercheurs de diverses disciplines explorent prochainement cette riche thématique.

SANDRINE CONTANT-JOANNIN
Université Laval

PARENT, FRÉDÉRIC. *Un Québec invisible, enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec*. Préface de MARCEL FOURNIER. Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, 281 p. ISBN 978-2-7637-2508-6.

Existe-t-il un « mystère de Québec » ou ne serait-ce pas là une étiquette commode pour camoufler, voire nier, ce qui crève les yeux par son évidence même ? Il y a des mystères qui n'en sont que par complaisance dans son aveuglement volontaire. Frédéric Parent, dans *Un Québec invisible*, se targue, non sans raison, de faire la lumière sur ce mystère qui obsède davantage ceux qui disent le constater que ceux qui en sont les principaux intéressés. Ce Québec dont il est question, est-il devenu invisible pour avoir été plus « tranquille » que ne le laissa croire sa révolution des années soixante du siècle dernier ? Le préjugé urbain n'érige-t-il pas la campagne en conservatoire des valeurs d'un Québec dont il entend tourner la page ? Voilà une piste de réflexion qui n'est pas à négliger.

Dans cet essai fouillé, considéré par son préfacier, Marcel Fournier, « comme la meilleure recherche ethnographique récente en sociologie au Québec » (p. XII), l'auteur nous livre les résultats d'une enquête sur le terrain qu'il a menée en 2007-2008 dans une municipalité du Centre-du-Québec rebaptisée pour des considérations juridiques Sainte-Hélène-de-Lancaster⁴.

Le sous-titre de l'ouvrage mentionne qu'il s'agit d'une enquête ethnographique. Pour éviter toute méprise, il est impérieux de mettre les mots en harmonie avec la vérité des choses ainsi que le conseillait Confucius. La lecture de la bibliographie convaincra le lecteur qu'il parcourt une étude sociologique et qu'il n'est aucunement question de l'ethnographie des ethnologues. Cette ethnographie sert des fins sociologiques, tant par son orientation intellectuelle que par les matériaux qu'elle compile qui sont

4. Un esprit aiguisé aura tôt fait de découvrir l'identité de ce petit village de province. Marc Vallières, cité en bibliographie, a publié un article dans le *Dictionnaire biographique du Canada 1891-1900*, sur James King rebaptisé Queen par Parent. On saisit l'astuce, car il n'existe pas de James Queen dans le *Dictionnaire biographique*. En consultant l'article en question, on relève les informations mentionnées en page 33 d'*Un Québec invisible*. Il devient alors évident que Lancaster (Sainte-Anastasie-de-Nelson) est le pseudonyme de Lyster, appartenant à la Mrc de l'Érable et non de l'Étoile comme il est écrit. On appréciera le procédé : la rime (Lancaster/Lyster), l'assonance (Étoile/Érable) et l'opposition (Queen/King).

directement fonction des catégories de cette province des sciences sociales. Cette précision n'entame en rien la crédibilité ni la qualité de la recherche. Bien au contraire. Parent n'est pas un penseur en cabinet qui écrit un livre à partir d'autres livres. Il se déplace sur le terrain, observe, interroge, consulte, recueille des témoignages auprès d'informateurs sélectionnés. Ces derniers sont au nombre de 28 qui se répartissent comme suit selon leur degré de scolarité : 10 bacheliers, 9 diplômés de niveau collégial, 4 issus du secondaire, 2 du primaire, 1 à la scolarité indéfinie et 2 professionnels dont il y a tout lieu de croire qu'ils proviennent des études supérieures. Cette nomenclature n'est ni neutre ni innocente. Les informateurs ayant une formation supérieure représentent une majorité écrasante (21/28). Que le chercheur le veuille ou non, cette sélection ne laisse pas d'avoir une influence sur la qualité des commentaires, des informations et des observations collectés. C'est la fatalité d'une telle démarche. Pour pallier ce biais, l'auteur a pris la précaution de varier ses sources, ainsi qu'il le mentionne en « Annexe 2 ». Toutefois, peut-on considérer cet échantillon comme représentatif d'une collectivité à la scolarité et au revenu plus faibles que ceux de l'ensemble de la population québécoise (p. 132) ? On ne peut taire que l'auteur rencontrait chez ses informateurs une certaine communauté d'esprit. Concédon, cependant, que leur formation leur est un outil précieux pour cerner et définir leur situation en elle-même et en regard de leur milieu d'appartenance. De plus, la sélection répond aux strates sociales étudiées par l'auteur.

Frédéric Parent analyse Lancaster sous trois aspects différents qui s'interpénètrent : la vie religieuse, la vie politique et la vie économique. À la manière de ces acétates qu'on superposait naguère pour dresser le portrait-robot d'un suspect dans une affaire criminelle, il se dégage peu à peu l'image d'ensemble d'une municipalité typique de ce « Québec tranquille », ainsi que le qualifiait Pierre Drouilly (p. 21). Le plan de l'ouvrage adopte comme il se doit cette division. Il en résulte une masse impressionnante d'informations recueillies que les « considérations théoriques et méthodologiques » (p. 9 *sq.*), en lui servant de point d'appui, permettront de soulever afin de lui apporter un éclairage déterminant. Le levier de la démarche est assuré par le système interprétatif du chercheur.

La perspective retenue s'inscrit dans le rapport dominant/dominé, au premier chef celui d'urbains condescendants envers les ruraux jugés conservateurs. Il appert que les familles souches dominent la Fabrique, le conseil municipal et l'économie agricole. Leur influence a comme résultat la fermeture de l'économie sur le village dans une volonté d'autarcie davantage rêvée que réalisée. On appréhende les intrusions gouvernementales en raison de la nature tentaculaire de l'État. Pourtant, ces mêmes familles, si hostiles aux ingérences étatiques, semblent avoir oublié qu'elles se comportèrent elles-

mêmes en intruses par l'occupation illégale de terres qui ne leur appartenaient pas, situation qui dut être légalisée de gré à gré (achat) ou par les tribunaux (p. 31). Ces débuts discutables de la colonisation doivent hanter encore le discours des origines de ces familles et le travailler à la manière d'un inconscient familial. L'intégration de la nouvelle population se fait lentement. Elle est freinée par le syndrome du « né natif » assez répandu dans les zones de peuplement ancien. Certains informateurs vont jusqu'à suggérer que la vie villageoise est un lit de Procuste qui oblige à un égalitarisme social conforté par l'individualisme familial (p. 48), expression qui n'a rien de paradoxale dans le contexte lancastérois.

L'auteur fait émerger de sa documentation des situations triangulaires tant au plan populationnel (population souche, ancienne population, nouvelle population), spatial (espace local, régional, périphérique) que relationnel : les hommes s'opposent aux femmes, celles-ci s'opposent entre elles (p. 96).

En gros, les hommes adopteraient des comportements plus conservateurs que les femmes. Ce trait se remarque davantage dans la vie religieuse – les hommes se montrant plus attachés à la valeur patrimoniale des édifices liés au culte, alors que les femmes, animant la pastorale, déploient des activités résolument tournées vers l'extérieur et les autres –, et agricole – les hommes préfèrent le travail manuel, abandonnant à leur épouse les activités de gestion et les contacts avec les professionnels. Ces dernières voient dans la régionalisation de la pastorale et de l'économie une opportunité d'émancipation.

Lancaster n'est pas un village immobile. Cette vision des petites collectivités rurales éloignées des grands centres relève d'un fantasme de chercheurs qui regardent de haut leur sujet en refusant de se mêler à la vie intime et quotidienne de leurs habitants à l'instar de Frédéric Parent.

Il se dégage de cet essai l'image de Lancastérois fiers de leur village, bien enracinés dans leur œkoumène, indépendants et entreprenants, méfiants aussi envers tout ce qui vient de l'extérieur, notamment les interventions des bureaucrates. Pragmatiques, ils diffèrent à peine de ces Québécois prompts à privatiser les bénéfices d'une entreprise et soucieux de socialiser les coûts et les inconvénients qui en découlent. On veut bien des services, mais on se montre rébarbatif aux hausses de taxes qui les accompagnent.

Parent nous présente une vision tridimensionnelle de son objet de recherche. À cette vision euclidienne, il faudrait ajouter une quatrième facette : l'imaginaire dans sa dimension séminale : on n'habite pas un village uniquement pour des considérations économiques. Cet espace social doit être investi avec la part de tout ce qui relève de la subjectivité humaine. Comment le fait d'habiter Lancaster fait-il de ses habitants des êtres plus vrais et plus humains, meilleurs en somme ? Outre le discours des origines maintes fois évoqué par l'auteur, quelle place occupe le village dans les narrations, les

rêves, les projets, dans tout ce qui fait que des individus rassemblés dans un même lieu forment un corps social avec ses misères et ses grandeurs ? Seul un imaginaire commun est en mesure de garantir l'intégrité et la cohésion du tissu social. Parent trouverait là l'occasion idéale de donner la parole aux petits, aux obscurs et aux sans-grades. Ce faisant, nous pourrions apprendre ce que le Québec silencieux pense du Québec tranquille.

Ce n'était, bien sûr, pas le propos de l'auteur, mais ce pourrait être une suite de cet essai méticuleux et dense sans pourtant être aride. La réussite d'*Un Québec invisible* remettra sûrement à l'honneur la démarche ethnographique, fût-elle au service de la sociologie. Sociologie, anthropologie, ethnologie sont des savoirs complémentaires obsédés par leur sujet et influencés par lui. Parent, dans un geste à haute portée pédagogique, a eu l'heureuse initiative de mettre à notre disposition ses outils de recherche, notamment ses questionnaires d'enquête.

À la fin, on se convainc que le vrai « mystère de Québec » n'en est pas un. C'est une fabrication des médias qui n'aiment jamais tant étiqueter les situations complexes pour faciliter leur consommation rapide. C'est le propre du prêt-à-penser que de dispenser de penser.

Après la dernière campagne électorale fédérale, David Desjardins signait une chronique dans *Le Devoir* du 24 octobre 2015 dans laquelle il concluait : « Les électeurs de Québec, de la Rive-Sud ou de la Beauce n'ont rien de mystérieux. Ils ont simplement cessé de s'excuser d'être tout ce qu'on attend de nous ». Comment être soi-même à travers les attentes des autres ?

BERTRAND BERGERON

Sant-Bruno en Lac-Saint-Jean

PASCAL, JANI. *La Belle Jarretière verte, conte initiatique suivi d'une analyse symbolique*. Montréal, Planète rebelle, « Regards », 2014, 170 p. ISBN 978-2-924174-16-6.

« À 80 ans, j'ai encore la passion des contes » (p. 11), confesse avec candeur Jani Pascal dans son « Manifeste des contes populaires », bilan d'une longue et fructueuse carrière de conteuse.

Sa manière de raconter se démarque radicalement des joyeux menteurs qui se produisent sur la scène narrative devant public. Jani Pascal puise dans le répertoire traditionnel, repère un conte qui sied à son imagination et le réécrit en le versifiant. Formule exigeante, car la conteuse doit mémoriser son récit mot à mot au lieu de ne retenir qu'un canevas sur lequel broder en dentellière de mots. Là où le conteur traditionnel peut pallier les défaillances de sa mémoire par la formule rituelle : « J'ai oublié de vous dire... », le trou